Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 41

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

67me ANNÉE — N° 41. *Fondé par L. MONNET et H. RENOU* Samedi 12 octobre 1928.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

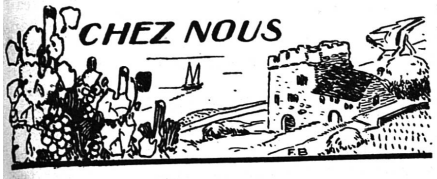
PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : *Suisse*, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — *Etranger*, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



LE TAUPIER

C'ETAIT une sorte de nain contrefait, semblable à quelque gnome, à l'un de ces mendiants difformes du moyen âge qui grimacent dans les toiles de Téniers. Il portait de vieux vêtements sans couleur, trop larges et trop longs. Il était si goîtreux que sa voix grinçait comme un gond rouillé pour forcer l'obstacle.

Il vivait seul dans une masure crasseuse et décrépite, tapie dans l'une de ces clairières inquiètes qui s'ouvrent dans la forêt.

Il était simple, même un peu crétin. Ses yeux louchaient dans une face épaisse. Du poil roux, mal rasé, poussait sur son goître et sur ses joues en vieux cuir. Il nous parlait. J'entends encore sa voix rauque, égayée d'un accent joratois.

On le voyait aller dans les prés, boîtant sur ses jambes torses, tenant sur l'épaule ses pièges. Son autre main, énorme et velue, portait une grappe de taupes mortes.

Il allait sous la pluie, traînant ses socques dans les guérets boueux, soufflant et toussant. Il allait, par les soleils d'août, dans les campagnes écrasées de chaleur.

Il tendait ses trappes. Courbé sur les taupinières, étouffé par son goître qui faisait râler sa respiration, il plantait dans la terre une baguette de noisetier au bout de laquelle une anse de ficelle tendue en lacet et retenue par un ressort menaçait l'issue du terrier.

Quand il revenait, le jour suivant, la taupe était prise. Le coup terrible du lacet l'avait saisie au sortir de la galerie ; en quelques spasmes, elle était morte. Elle se balançait à deux pieds du sol, étranglée, ses pauvres pattes trapues écartées, sa jolie fourrure à reflets gris ternie par la mort, ses petits yeux si noirs, vitreux et flétris.

Et le taupier de la dépendre et de l'ajouter à son trophée. Puis, par les prés fauchés ras où le soleil doré allongeait les ombres du soir, dans les chaumes, dans les labours, sous les vergers, on voyait le nain grotesque s'éloigner, traînant ses pieds lourds.

Toujours à son obscur travail, penché vers son gibier souterrain, trappeur sans gloire, qu'il en a pris, des taupes, et des « derbons », des mulots, des musaraignes, de ces bêtes grises, nerveuses, qui rampent dans la nuit de leurs tunnels sinueux ! Mais il y en avait toujours, et plus il en prenait dans ses lacs de ficelle, plus les taupinières en terre brune revenaient bossuer les prés ras.

Il est mort à son tour, seul, dans sa masure sordide, une nuit où le vent faisait craquer et se heurter dans la forêt les troncs des grands sapins. Mué peut-être en une sorte de génie des campagnes, il continue ses longs errements dans les sentiers des bois, dans les ravins, dans les labours humides, par le silence des nuits sans lune.

R. Burnand.

L'HOMMO AI BOUGNE

IO maryâdzo l'è tot parâi iena dâi boûne tsouse que lo bon Dieu l'a féte po lè z'hommo. Assebin, faut pas ître maul ébahia que, quand cein arreve, lè buïandâre ein ant po six mâ dèvant à dèvesâ et ion aprî. Quand l'affére fouinne et que lè z'amouèrâo sè vîrant la rîta dèvant d'arrevâ vè lo pètabosson, tot lo borni brâme :

— L'é adî peinsâ ! L'aré frèmâ !

N'è pas po rein que noûtrè vilhio desant :

Ao maryâdzo et à la moo,
Lo diâbllio fâ ti sè z'effoo.

Mâ, po ître benhirâo ein maryâdzo, faut tsezi su onna fenna d'attaque, câ

Fenna bouna et sadze
Fâ adî bon mènâdzo.

Ein a de sta sorta. Se vo z'ein cougnâite, vo serâi bin boun'einfant d'einvouyî l'adreesse à Pierro Plliemet, po... se dâi iâdzo vegnâi vèvo.

Assebin, quand s'ètâi maryâ, l'avâi cru trovâ *la mére dzenelbie à la nitta*, quemet on dit. La Luise ètai prâo galéza, forta qu'on drudzon, et on bon pion de tsausson dein son fordâ. Lo savâi prâo d'ailleu, que l'étâi retse de sè pareint et on coup desâi à son hommo :

— Su tot parâi pao vegnaîte tota nuva âo mondo !

Malheureusameint, la Luise, avoué l'âdzo l'ètâi vegnâite tota refrogna, ronnèrianna et tsecagnâre. Ah ! l'è bin veré que la pllie balla rouza fine per ître grattatiu. Ma fâi lo poûro Pierro Plliemet ein a vu de tote lè couleu, li que l'étâi dâo quemet lo mâ et meillâo que lo pan bllianc. Lè croûïe leingue preteindant que sa fenna lo couistâve tote lè né dèvant de lo betâ âo lhî. Cein sè pâo bin, mâ l'é pao vu, et vu pas dere onna dzanlhie.

Mâ cein que l'è dâo tot veretâbllio, l'è que Pierro Plliemet l'arrevo on dzor à Berne âo mâi d'août.

Dein clli teimps quie, lâi avâi la Saffa, clli l'esposechon que lè fenne l'ant féte. Lâi betâvant rein que dâi z'affére fabrequâïe pè lè fenne tote solette.

— Pû-io vère la dama Saffa ? que fâ Pierro Plliemet.

— L'è mè, eintra pî dedein ! que lâi repond onna permettâ ma fâi prâo galéza. Que lâi a-te po voutron serviço ?

— Vo faut mè betâ ein montra â voutra Saffa.

— Pu pas. On preind rein que cein lè fenne l'ant fé.

— Justameint, l'è po cein que vîgno.

— Cein que lè fenne l'ant fé tote solette, et po fére on eimbougnî quemet vo prâo su qu'on hommo lâi sè mèclliâ !

— Rein dâo tot, fâ Pierro Plliemet. Vo mè dite *eimbougnî !* Eh bin, cllia grocha bougne que i'é à la tîta, l'è bo et bin ma fenna que mè l'a féte l'autra né que m'a fotu onna repassâïe de la mètsance. Et vo djûro bin que l'étâi tota soletta. Esposâ-mè !

L'ant fotu fro.

Etâi-te pas man fé, dite-vâi ?

Marc à Louis.

VIEUX CROQUIS VAUDOIS

OUVRAGE rare aujourd'hui, sans doute, que celui que publiait à Neuchâtel, en l'an de grâce 1780, M. Bertrand, membre de plusieurs académies.

Ce volume contient des mélanges littéraires et philosophiques, selon la mode du temps, dont nous avons tiré pour le *Conteur vaudois* quelques lignes intéressantes. L'auteur dédie son livre « à la société qui ne joue ni ne médit ! » Il explique que ces essais ont été « produits pendant les beaux jours de l'été par le loisir et la retraite sur la montagne du Thévenon, dans le baillage de Grandson au pays de Vaud, à trois lieues d'Yverdon. » Il traite de la nature et des mœurs ; il décrit et médite, conte et commente. Ses réflexions sont toujours judicieuses et profondes.

Du haut du Thévenon, le philosophe contemple le lever du soleil et se livre à la méditation.

« Je vois d'ici, écrit-il, divers peuples partagés par leur culte (Le canton de Berne, celui de Fribourg, la Savoie, etc.) ; qu'ils apprennent tous à s'aimer mutuellement ; c'est ainsi qu'ils se rendront agréable au Père commun des humains..

« Dans le bassin formé par une double chaîne de montagnes et de côteaux fertiles, est le Pays de Vaud, heureuse contrée, entrecoupée de collines variées, couverte par les bienfaits de la Providence et par l'industrie de ses habitants des plus riches productions. Campagnes fleuries, champs qui appelez le moissonneur, vignes cultivées qui promettez le vin qui réjouit le sage et abrutit l'insensé, vergers, sombres forêts, vous fixez tour à tour mes regards. Ça et là, je découvre les villes, les villages, les clochers, les châteaux. Pays peuplé parce qu'il est libre ! Puissent les mœurs douces qui règnent dans ces contrées riantes se soutenir à perpétuité ! Puissions-nous n'oublier jamais que notre prospérité durera autant que notre simplicité et qu'en adoptant le luxe contagieux, qui corrompt le riche qui l'introduit et le pauvre qui l'envie, nous renonçons à notre véritable bonheur !

« Au dessous de moi, je vois Yverdon et son lac, cette ville petite, il est vrai, mais agréable, patrie si chère à mon cœur où je coule en paix mes derniers jours. »

« Le lac d'Yverdon est formé par une rivière qui descend du couchant, l'Orbe, qui a donné son nom à une ville ancienne, Orbe, capitale du baillage d'Orbe et d'Echallens, dépendant des cantons de Berne et de Fribourg ; Urba, Urbi genum, Verbigenum, autrefois ville principale du Pagus Urbigenus. La rivière d'Orbe sort de dessous un rocher presque perpendiculaire, un peu au dessus du village de Vallorbe. Il paraît que cette belle et grande source est un écoulement souterrain des lacs de la vallée de Joux, qui est à environ un couple de lieues. Au-dessous du pont de la ville d'Orbe, pont élevé et hardi, d'une seule arche appuyée sur la pointe de deux rochers, s'ouvre une plaine jusqu'à Yverdon, pendant deux lieues. Cette plaine est